

Croyance au surnaturel et instruction

Françoise Askevis-Leherpeux

Citer ce document / Cite this document :

Askevis-Leherpeux Françoise. Croyance au surnaturel et instruction. In: Communications, 52, 1990. Rumeurs et légendes contemporaines. pp. 161-174.

doi : 10.3406/comm.1990.1789

http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1990_num_52_1_1789

Document généré le 15/10/2015

Françoise Askevis-Leherpeux

Croyance au surnaturel et instruction

Examen critique de l'hypothèse intellectualiste

On trouve souvent énoncée, tant dans des textes de vulgarisation que dans certains écrits dits « savants », l'idée qu'une forte croyance au surnaturel irait de pair avec un faible niveau d'instruction ou un manque de formation scientifique. L'hypothèse est séduisante à plus d'un titre et vaut d'être examinée. C'est pourquoi nous passons ici en revue les travaux de ceux qui, psychologues ou sociologues, l'ont étudiée, en explicitant les arguments sur lesquels les uns et les autres fondent leurs attentes. Nous sommes ainsi conduits à considérer une autre interprétation pouvant rendre compte des résultats qu'ils obtiennent.

LES FONDEMENTS DE L'HYPOTHÈSE INTELLECTUALISTE

Pourquoi cet intérêt pour l'instruction ?

Pourquoi l'hypothèse de son rôle modérateur ?

S'il est vrai que le niveau d'études fait partie de la « batterie » des variables sociodémographiques classiquement utilisées dans les sondages, cela ne saurait suffire à expliquer l'intérêt que lui portent psychologues et sociologues. Le motif principal, dont nous présentons ici l'essentiel des fondements, nous semble être le plus souvent d'ordre théorique, voire idéologique.

La raison théorique tient à la caractérisation même de cet ensemble de croyances qualifiées souvent indifféremment de « surnaturelles », « paranormales », « superstitieuses » ou « extraordinaires » : leur propriété commune se réduit à leur absence de fondement scientifique et à leur irrationalité (Askevis-Leherpeux 1988), de sorte qu'elles correspondent à un mode de pensée *incompatible*

avec le raisonnement scientifique. On se souviendra que Tylor (1871) considérait la superstition comme un défaut intellectuel et que, à sa suite, Frazer (1890) qualifiait la magie primitive, dont la plupart des superstitions modernes seraient une survivance, de « dysfonctionnement de la pensée logique » : la confusion entre analogie et causalité conduit à penser que le semblable produit le semblable (détruire l'image de son ennemi entraîne la mort de celui-ci) et que des choses qui ont été une fois en contact continuent d'agir l'une sur l'autre alors même que le contact a cessé (se procurer l'ongle d'une personne puissante permet d'en acquérir le pouvoir) ¹.

Certains considèrent alors qu'une façon de mettre en évidence l'irrationalité des croyances surnaturelles, et par là même leur incompatibilité avec la pensée scientifique, est de montrer que leur impact est d'autant plus faible que l'on est plus instruit et que l'on a reçu une formation scientifique. D'autres vont au-delà de ces considérations théoriques et voient dans le caractère erroné de ces croyances une sorte de « danger social », un frein au développement scientifique et technologique des nations. Il serait donc du devoir des hommes éclairés de lutter contre elles et de chercher à les « extirper » : « L'avenir, un très proche avenir, appartiendra aux nations et aux individus pourvus d'une culture scientifique affirmée... L'abandon aux sciences occultes est en complète contradiction avec cette culture », pouvait-on lire dans la lettre ouverte adressée par l'Union rationaliste au directeur d'Europe n° 1 pour protester contre l'installation sur cette station de consultations astrologiques quotidiennes (décembre 1970). Mais comment, pour reprendre les termes utilisés par un membre de cette même Union, « enrayer cette dérive culturelle » ²? En éduquant et en développant l'esprit critique.

Plusieurs auteurs soulignent que l'idée selon laquelle l'éducation a le pouvoir de dissiper les croyances irrationnelles est une conception très ancienne. Ainsi :

Bien que les savants du XVIII^e siècle aient prédit que l'instruction universelle amènerait une rapide disparition des croyances superstitieuses, ce n'est pas encore le cas aujourd'hui (Alcock 1982)

et :

Platon affirmait déjà que l'éducation était capable de former et de transformer radicalement l'esprit des hommes. Les philosophes français du siècle des Lumières estimaient qu'une réforme du

Croyance au surnaturel et instruction

système d'éducation des enfants était la meilleure façon d'assurer le progrès de l'humanité et d'instaurer le règne de la raison.

Au milieu du XIX^e siècle :

Les conceptions européennes se répandaient dans le monde entier, d'abord sous le régime colonial, puis, à un rythme encore plus rapide, dans les pays qui acquéraient progressivement leur indépendance. On y voyait, et on y voit toujours, la clé du progrès économique et social, le moyen de balayer les obstacles que sont les idées fausses et les croyances dépassées (Jahoda 1970).

Certes, il y a d'autres façons d'aborder le rôle joué par l'instruction. Certains auteurs (Boy et Michelat 1986) examinent par exemple l'hypothèse sociologique selon laquelle la croyance à l'astrologie et aux phénomènes paranormaux constituerait une forme de « pseudo-savoir » jouant le rôle de « culture de substitution » chez ceux qui sont « dépourvus des attributs de la culture légitime ». S'inspirant de la cartographie proposée par Bourdieu (1979), ils s'attendent ainsi à observer des croyances plus fréquentes « là où le capital culturel est relativement peu élevé et où existe un besoin de culture, par exemple en raison d'un désir d'ascension sociale ou d'un refus de déclassement ». Ce qui serait déterminant serait donc moins le niveau d'études lui-même que le décalage existant entre celui-ci et l'origine sociale.

Mais les psychologues préfèrent clairement le point de vue intellectualiste, et l'enchaînement que nous avons décrit plus haut (le danger que constitue le caractère irrationnel des croyances surnaturelles doit être combattu par des moyens éducatifs) reste, implicitement ou explicitement, l'argument qu'ils avancent le plus souvent pour justifier cette *hypothèse* selon laquelle : *l'éducation, c'est-à-dire l'instruction en général et une formation scientifique en particulier, dissipe les croyances irrationnelles.*

UNE DOUBLE ÉVIDENCE

1. Les plus instruits ne sont pas les plus sceptiques
2. « Formation scientifique » ne rime pas avec « incrédulité »

1. Niveau d'études : « Instruction n'est pas sagesse » (Trümpy 1970).

Sociologues et psychologues s'accordent à rejeter l'hypothèse d'une relation linéaire entre niveau d'études et scepticisme.

1.1. Les principaux sondages dont nous disposons à ce sujet pour les dix dernières années sont les suivants :

- L'enquête IFOP-ETMAR menée en 1980 auprès de 1 100 personnes représentatives de la population française, interrogées, trois mois après le premier tir de la fusée Ariane, sur leurs représentations de l'espace (Kapferer et Dubois 1981).

- L'enquête SOFRES menée en 1982 auprès d'un échantillon de 1 515 individus représentatifs de la population française, sur le thème général des attitudes à l'égard de la science et comportant des questions sur le paranormal (fantômes, tables tournantes, télépathie et sorcellerie) et sur l'astrologie (Boy et Michelat 1986).

- L'enquête menée en 1982 par le département de sociologie de l'université de Montpellier-III auprès de 794 personnes représentatives de la population montpelliéraine, interrogées sur leurs croyances concernant les extraterrestres (Renard 1985, 1988).

- L'enquête SOFRES menée en 1985 auprès d'un échantillon national de 1 009 personnes et dont l'originalité est d'adjoindre à des questions concernant la voyance et les ovnis deux questions de connaissance scientifique (résultats publiés dans un numéro spécial de *Sciences et Avenir* consacré, en janvier 1986, à « L'irrationnel face à la science ») :

Une question de physique : « Vous êtes dans un wagon clos, dans un train qui roule à 105 km/h. C'est sa vitesse de croisière. Vous jetez une boule en l'air, verticalement. Où cette boule va-t-elle retomber ? Devant vous, dans votre main, derrière vous ? » 40 % des personnes interrogées donnent la réponse exacte : « dans votre main ».

Une question d'astronomie : « Le soleil tourne autour de la terre. Est-ce vrai ou faux ? » 25 % des personnes interrogées se trompent en répondant : « vrai ».

Croyance au surnaturel et instruction

Or, comme le montre le tableau suivant, ces sondages, même s'ils ne conduisent pas à une conclusion univoque, infirment sans ambiguïté l'hypothèse d'un rôle modérateur de l'instruction.

Pourcentage de croyants et niveau d'études

<i>Croyance</i>	<i>Niveau d'études</i>		
	<i>Primaire</i>	<i>Secondaire</i>	<i>Supérieur</i>
Soucoupes volantes et ovnis (1980)	27	38	30
Astrologie (1982)	42	52	35
Paranormal (1982)	31	58	62
Extraterrestres (1982)	48	62	73
Origine extraterrestre des ovnis (1982)	35	48	35
Voyance (1985)	19	28	15

Ces résultats sont d'autant plus intéressants que l'enquête de 1985 montre conjointement que les pourcentages de réponses correctes aux questions de physique et d'astronomie augmentent de façon importante entre le niveau primaire (respectivement 21 % et 54 %) et le niveau supérieur (60 % et 92 %) ³.

Ils font clairement apparaître que :

- l'astrologie et la voyance ont un impact maximal auprès des personnes ayant atteint un niveau d'études secondaires ;

- la croyance générale au paranormal et aux extraterrestres augmente, comme les connaissances scientifiques, avec le niveau d'études ; mais, dès que les croyances se font plus précises et concernent par exemple les soucoupes volantes, l'origine extraterrestre des ovnis ou la présence d'extraterrestres parmi nous (Renard 1985 ; 1988), elles sont à nouveau plutôt le fait des personnes d'instruction moyenne.

Or, ces mêmes sondages montrent parallèlement que ce sont les classes moyennes qui sont presque systématiquement les plus perméables aux croyances surnaturelles.

1.2. Les psychologues se sont quant à eux le plus souvent limités à l'enseignement supérieur en étudiant le rôle joué par le nombre d'années d'études universitaires. Or, la quasi-totalité des recherches – qu'elles soient menées au Ghana (Jahoda 1968), aux USA (Pasachoff *et al.* 1970, Salter et Routledge 1971), en Inde (Kumar et Henry 1974, Parida 1962) ou au Liban (Za'rour 1972) – concluent à l'indépendance entre l'adhésion au surnaturel et le grade universitaire.

D'autres psychologues ont alors pensé que le facteur déterminant serait moins l'éducation elle-même (facteur social) que l'intelligence (facteur individuel) : leurs attentes furent également déçues puisque, sur 13 recherches répertoriées pour la période allant de 1925 à 1985 et dans lesquelles l'intelligence est mesurée soit par l'équivalent du quotient intellectuel soit par des tests d'entrée dans les universités, 11 montrèrent au mieux une tendance non significative des plus intelligents à avoir un taux de croyances surnaturelles moins élevé. Les plus intelligents seraient même tout autant perméables que les autres aux « nouvelles » croyances : n'a-t-on pas constaté (Serebriakoff 1966) que les membres de la MENSA (association internationale dont les adhérents ont un quotient intellectuel situé dans les 2 % supérieurs de la distribution) ne sont pas totalement incroyables puisque 22 % d'entre eux croient à l'occulte, 17 % aux soucoupes volantes, à la chiromancie et à la phrénologie ?

2. Niveau de formation scientifique : « Les superstitions ne sont guère entamées par une formation scientifique » (Jahoda 1970).

« A l'évidence, il faut abandonner un modèle linéaire selon lequel la proximité au rationalisme et au mode de pensée scientifique irait de pair avec l'élévation du niveau d'études » (Boy et Michelat 1986). L'idée de certains est alors que la durée des études compte moins que le type de formation reçue : *une culture scientifique éloignerait de la croyance au surnaturel.*

Les recherches abordant cette question sont moins nombreuses que les précédentes. Cependant, aucune ne confirme strictement l'hypothèse.

2.1. Les rares sondages abordant la question conduisent à des conclusions nuancées : « Il est vrai qu'une culture scientifique tend à éloigner » de la croyance au paranormal, « mais, au total, cette formation pèse assez peu dans notre échantillon (environ 6 %) » (Boy et Michelat 1986). « Quant à la formation scientifique, elle va de pair avec une croyance plus forte à l'existence des extraterrestres, mais elle suscite un certain scepticisme pour les croyances particulières » – concernant, par exemple (Renard 1988), l'intervention des extraterrestres dans le passé ou leur présence parmi nous.

2.2. Les psychologues se sont, comme pour le niveau d'études, limités à l'enseignement universitaire en s'intéressant soit au cursus

suivi par les étudiants soit à la discipline enseignée par les professeurs. Or, à l'exception d'une seule, toutes les recherches menées sur ce thème conduisent, indépendamment de la région du globe où elles sont menées, à conclure ou bien que la variable ne joue pas ou bien qu'elle joue, mais sans correspondre à l'opposition attendue entre « scientifique » et « non scientifique ».

2.3. Certains enfin, psychologues comme sociologues, ont parallèlement suggéré que l'intérêt pour les phénomènes extraordinaires et le succès des parasciences tiendraient aux désillusions du progrès technologique et à une méfiance à l'égard de la science (Cotgrove 1973, Frank 1977, Frankel 1973). Les résultats – qu'ils soient obtenus sur l'ensemble de la population (Boy et Michelat 1986), auprès d'enseignants (Otis et Alcock 1982) ou d'étudiants (Askevis-Leherpeux 1988) – vont à l'encontre de cette suggestion en faisant apparaître que la croyance au surnaturel est indépendante des attitudes à l'égard de la science. Seule exception notée par Boy et Michelat (1986) : le refus total de l'astrologie, qui, dans une société où « cette croyance est règle », refléterait une attitude spécifique « proche d'un rationalisme que l'on serait tenté de nommer extrême », s'accompagnant d'une survalorisation du progrès scientifique.

QUE CONCLURE DE CES RÉSULTATS ? LE DEVENIR DE L'HYPOTHÈSE INTELLECTUALISTE

Force est donc d'admettre que l'instruction – ou, plus précisément, le système éducatif actuel des différentes sociétés étudiées – n'a pas pouvoir de dissiper les croyances surnaturelles et que celles-ci résistent à une formation scientifique.

Certains ont montré qu'il en va de même du folklore, des légendes et des rumeurs.

C'est ainsi que Bennett (1987) cite un certain nombre d'exemples contredisant ceux qui, historiens ou psychologues, voudraient qu'à notre époque scientifique il n'y ait plus de place pour le surnaturel ni pour les « anachronismes fantaisistes » tels que les esprits ou la perception extrasensorielle, et que Brunvand (1983) note que certains membres parmi les plus sophistiqués de la société moderne, dont ceux qui sont « bien éduqués ⁴ », croient aux légendes contemporaines ⁵.

Parallèlement, Kapferer (1987), faisant allusion, comme Rouquette (1975), aux tentatives de définition du portrait type des différents relais dans la diffusion des rumeurs, s'élève contre l'idée courante selon laquelle « l'intelligentsia assumerait toujours le rôle de résistant ». C'est ainsi qu'à Orléans « les enquêteurs furent frappés par l'inertie du corps enseignant, quand ce n'était pas son soutien à la rumeur ». Plus tard, la rumeur de Villejuif, avertissant les consommateurs du caractère toxique ou cancérigène d'une série de produits alimentaires usuels, courut particulièrement dans les milieux éduqués, et seul un médecin sur cinq connaissant le tract chercha à se renseigner (Kapferer 1985). Enfin, lorsque circula une rumeur concernant l'état de santé de l'actrice Isabelle Adjani, et avant que celle-ci fasse un démenti public à la télévision, une même relation positive entre croyance à la rumeur et éducation fut observée (Kapferer et Laurent 1990) : l'instruction, encore une fois, n'eut rien de modérateur.

Que faire face à cette série d'évidences ? Garder tout ou partie de l'hypothèse ? Lui préférer d'autres théories ?

On se souvient de l'argument intellectualiste : puisque l'irrationalité des croyances surnaturelles fait qu'elles sont incompatibles avec la pensée scientifique et en freinent les progrès, alors il convient de les enrayer en développant, par l'instruction, l'esprit critique et logique. Or, à l'évidence, les moyens éducatifs semblent bien impuissants à dissiper ces croyances.

Certains, tels Kumar et Henry (1974), se demandent alors vers quels autres moyens se tourner. D'autres ne mettent pas en cause l'hypothèse, mais ou bien critiquent la façon dont on la teste – en suggérant, par exemple (Za'rour 1972), d'isoler plus clairement âge et nombre d'années d'études – ou bien reprochent à l'enseignement universitaire lui-même de porter sur des principes trop généraux pour pouvoir être transposés dans la vie quotidienne (Dudycha 1932-1933).

Et s'il fallait abandonner l'hypothèse ? Tout n'indique-t-il pas que « la réflexion logique et des modes de pensée radicalement différents peuvent coexister dans les esprits les mieux formés » (Jahoda 1970) ? N'est-ce pas auprès des plus instruits que la croyance générale au paranormal et aux extraterrestres a le plus d'impact ? Certaines parasciences comme la parapsychologie ne sont-elles pas perçues comme compatibles avec la valorisation du progrès scientifique ? Ne font-elles pas parfois l'objet de controverses et de luttes au sein de la communauté scientifique ? Le terme même de « parasciences » n'implique-t-il pas qu'elles puissent se développer

« à côté » de la science institutionnelle ⁶? La superstition n'a-t-elle pas « survécu à une série ininterrompue de révolutions technologiques et scientifiques » (Koupernik 1970)? N'est-ce pas durant le XIX^e siècle rationaliste et avec les débuts de la science « véritable » que se développa l'occultisme (Castellan 1954, Jahoda 1969)? Certains scientifiques ne le cautionnèrent-ils pas en se disant eux-mêmes spirites (James 1924) ou favorisant, comme Richet en 1906, la création d'instituts de « métapsychique »?

Mais s'il est fondamental de montrer et d'admettre que de tels modes de pensée « différents », « parallèles », voire pour certains « incompatibles », coexistent, cela ne constitue qu'une première étape. Encore faut-il s'interroger sur les raisons de cette coexistence. Une des réponses possibles consiste à se dire que si, en dépit de l'évolution des connaissances scientifiques, d'anciennes croyances surnaturelles survivent et que d'autres naissent, c'est qu'elles remplissent une certaine fonction. Ainsi devrait-on commencer par se demander non pas « comment lutter? », mais « faut-il lutter? » contre ces croyances. Tout dépend de la fonction qu'elles remplissent.

UN EXEMPLE DE CONTRE-HYPOTHÈSE :
LA THÉORIE FONCTIONNALISTE

Certains psychologues et sociologues ont tenté de généraliser à la société contemporaine la théorie que Malinowski (1922) élaborait à partir de l'observation de certains Argonautes du Pacifique : les croyances surnaturelles et les pratiques qu'elles sous-tendent seraient une réponse à l'anxiété provoquée par l'incertitude tant sociale que physique.

1. La théorie fonctionnaliste de Malinowski.

Le concept de fonction, au départ essentiellement mathématique, est repris en sociologie par Durkheim (1895) puis en ethnologie par Malinowski (1944) qui, s'appuyant sur la biologie, lui donne un caractère de plus grande nécessité : s'il est en effet vrai que toute conduite a une fonction, il est également vrai qu'il existe des fonctions « indispensables » qui dictent à leur tour le type de conduites par lesquelles elles peuvent être remplies.

Si tout élément culturel a pour fonction de satisfaire un besoin, élémentaire ou dérivé, qu'en est-il de la magie ? Elle répondrait à un besoin de certitude et de prédictibilité (Malinowski 1922).

L'hypothèse s'appuie sur des données recueillies à l'occasion d'expéditions menées aux îles Trobriand durant les années 1915 à 1918. Les habitants de ces îles voyagent régulièrement d'un archipel à l'autre dans le but de procéder avec leurs voisins à l'échange (la *kula*) de brassards et de colliers de coquillages sans utilité ni même valeur marchande. Toutes leurs activités, et en particulier la construction des pirogues, la navigation et la pêche, sont fortement imprégnées de rituels magiques. Or, parallèlement, nombre de leurs activités indiquent qu'ils ont une bonne connaissance empirique des matériaux, un certain savoir technologique, et qu'ils possèdent des principes de stabilité et d'hydrodynamique. Ainsi, bien que non dépourvu d'esprit scientifique⁷, le primitif fait constamment appel à la magie. Dans quelles circonstances particulières ? Lorsque, par exemple, il pêche non plus dans les lagons mais en pleine mer, c'est-à-dire lorsque le recours à son stock de connaissances et de capacités s'avère insuffisant à la maîtrise de l'environnement. Or, la prédictibilité et le contrôle faisant partie des besoins immédiats⁸, un manque de maîtrise crée un état de tension, de peur et d'anxiété auquel le recours à des pratiques magiques permet de mettre fin : la magie aurait ainsi pour fonction de « ritualiser l'optimisme de l'homme et de raffermir sa foi dans la victoire de l'espérance sur la crainte ».

2. Fonctionnalisme et société moderne.

Qu'en est-il des sociétés modernes ? Peut-on dire des croyances surnaturelles et des pratiques correspondantes qu'elles ont également pour fonction de réduire l'anxiété générée par un manque de contrôle de la situation ? Certains l'ont fait en donnant au concept de fonction un caractère de moindre nécessité et en prêtant à la notion d'imprédictibilité une acception plus large. Ces croyances et pratiques seraient la réponse « de choix » (Maître 1966) aux situations d'incertitude tant sociale que physique (Blumberg 1963). Elles auraient pour fonction de « réduire l'anxiété » (Blum et Blum 1974), d'« institutionnaliser l'optimisme » (Blumberg 1963), d'être des « mécanismes de défense psychosociologiques contre la menace ou la réalisation d'événements malheureux, que ceux-ci soient provoqués par la nature ou par la société » : elles joueraient un « rôle anxioly-

tique, anti-stress, tranquilisant » (Renard 1987), voire même favoriseraient le succès en aidant à surmonter les épreuves (Neil 1982).

Certains se sont attachés à expliquer ainsi la recrudescence des attitudes superstitieuses en période de guerre (Bonnet et Delestre 1984, Dauzat 1920, Stouffer *et al.* 1949).

Mais :

si les crises collectives favorisent le développement « épidémique » de la superstition, on peut s'attendre à la rencontrer à l'état « endémique » dans les milieux socioprofessionnels où le risque est quotidien [...]. Lorsque des activités professionnelles comportent une part d'insécurité, de risque, de danger, d'impuissance à maîtriser des événements imprévisibles, elles sont anxiogènes pour les individus et les pratiques superstitieuses apparaissent corrélativement (Renard 1987).

Quelles activités ? Celles qui, au-delà de leur variété apparente, ont en commun l'expérience du risque professionnel ou physique : hommes d'État, artistes, sportifs, mineurs, agriculteurs, pêcheurs ou marins. Une étude que nous avons récemment menée auprès de 200 membres de la marine nationale montre même que le taux de superstition augmente avec le nombre d'années d'embarquement, c'est-à-dire avec la durée de l'exposition à des situations de risque, et que cet effet ne saurait en aucun cas être attribué à l'âge, qui agit au contraire comme un modérateur de la croyance.

D'autres enfin, rejoignant notre propos, tentent d'expliquer la « localisation » sociale des croyances surnaturelles, qui, comme nous l'avons vu, ne sont globalement ni l'apanage des classes populaires et peu instruites ni celui de l'élite. Boy et Michelat (1986) confrontent ainsi l'hypothèse culturelle évoquée plus haut à une explication faisant de ces croyances des « idéologies alternatives qui, dans des situations sociales d'incertitude et de frustration, fourniraient une sorte de dérivatif ». Ainsi pourrait-on par exemple expliquer que :

1) les classes moyennes, qui constituent souvent un passage vers des catégories où l'on dispose d'une plus grande maîtrise, sont particulièrement perméables ;

2) une inadéquation entre origine sociale et classe d'appartenance, particulièrement en cas de mobilité ascendante, entraîne un taux de croyances surnaturelles plus important.

Sans doute faut-il reprocher à l'ensemble de ces études de n'envisager que des facteurs sociaux d'incertitude. Or, sans qu'il soit besoin de concevoir comme certains (Budner 1962) que l'intolé-

rance à l'ambiguïté constitue une variable de personnalité, on ne saurait ignorer les facteurs individuels auxquels l'hypothèse fonctionnaliste pourrait tout aussi bien s'appliquer : c'est non seulement dans certains groupes sociodémographiques, mais aussi en liaison avec certains rôles et certaines situations (examen, conduite automobile, maladie, grossesse, etc.) que la tendance à croire au surnaturel se manifesterait le plus volontiers.

Reste que le fonctionnalisme, en arguant que les croyances surnaturelles et les pratiques auxquelles elles conduisent répondent à l'anxiété générée par l'incertitude et font à ce titre partie des mécanismes d'adaptation de l'homme à son environnement physique et social, devrait pouvoir expliquer pourquoi elles ne peuvent être dissipées par des moyens éducatifs. La diversité même des exemples cités par les tenants de l'hypothèse suggère comment, à une variation « quantitative » (certaines situations sociales sont plus incontrôlables et anxiogènes que d'autres), s'ajoute probablement une variation « qualitative » des sources d'incertitude et des objets précis de croyance y répondant. On peut alors penser que, si le besoin de certitude et la fonction anxiolytique demeurent, ces sources et objets ne sont pas les mêmes selon le niveau d'instruction ou de formation scientifique. Ainsi devrait-on désormais ne plus se limiter, comme dans les études précitées, à étudier l'impact de certaines croyances particulières, mais s'intéresser tout autant à la pluralité et la particularité de celles de chacun.

Françoise ASKEVIS-LEHERPEUX
Université Paris-V

NOTES

1. Frazer insiste sur le caractère préscientifique de cette magie sympathique qui procède du même au même, du proche au proche, de l'image à la chose et de la partie au tout : si l'on peut dire qu'elle est la « sœur bâtarde de la science », c'est qu'elle n'est que la mise en œuvre erronée de principes associationnistes fondamentaux qui, s'ils sont bien appliqués, conduisent à la science.

2. France Culture, 28 août 1988.

3. Les pourcentages de réponses correctes à cette même question d'astronomie obtenus en 1980 par Kapferer et Dubois étaient de 47 % pour le primaire, 59 % pour le primaire supérieur et 84 % pour le supérieur.

4. Dans le texte : « *Urban legends are believed by some of the most sophisticated "folk" of modern society – young people, urbanites, and the well educated.* »

5. On a pu voir récemment sur les écrans parisiens un exemple typique de ces légendes : une des héroïnes de *Mystery Train*, le dernier film de J. Jarmusch, apprend à sa camarade d'infortune que tous les habitants de Memphis racontent qu'ils ont eu un jour l'occasion de prendre en stop le fantôme d'Elvis Presley.

Croyance au surnaturel et instruction

6. Boy et Michelat (1986) notent à ce propos que les croyants au paranormal, comme ceux qui s'intéressent à l'espace (Kapferer et Dubois 1981), lisent plus fréquemment des ouvrages de science-fiction, et que ce genre littéraire mélange constamment les acquis de la science et ses prolongements plus ou moins probables.

7. Si ce stock de connaissances peut être considéré comme une forme de science rudimentaire, c'est qu'il satisfait à la définition minimale que l'on peut donner de la science, à savoir un « ensemble de règles et de conceptions basé sur l'expérience et dérivé d'elle, mis en pratique dans des réalisations matérielles et véhiculé par une certaine forme d'organisation sociale » (Malinowski 1922).

8. Certains auteurs, tels Lanzetta et Driscoll (1966) ou Prokazy (1956), ont montré qu'une situation d'incertitude peut entraîner, tant chez les êtres humains que chez les animaux, une réaction de fuite.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALCOCK (J. E.), 1982, « Certains corrélats de la croyance à l'extraordinaire », *Recherches de psychologie sociale*, 4, p. 83-91.
- ASKEVIS-LEHERPEUX (F.), 1988, *La Superstition*, Paris, PUF.
- BENNETT (G.), 1987, *Traditions of Belief, Women, Folklore and the Supernatural Today*, Londres, Penguin Books.
- BLUM (S. H.), BLUM (L. H.) 1974, « Do's and Dont's : an Informal Study of Some Prevailing Superstitions », *Psychological Reports*, 35, p. 567-571.
- BLUMBERG (P.), 1963, « Magic in the Modern World », *Sociology and Social Research*, 47, p. 147-160.
- BONNET (S.), DELESTRE (A.) 1984, « Les chaînes magiques », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 13, p. 383-402.
- BOURDIEU (P.), 1979, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit.
- BOY (D.), MICHELAT (G.), 1986, « Croyances aux parasciences : dimensions sociales et culturelles », *Revue française de sociologie*, 27, p. 175-204.
- BRUNVAND (J. H.), 1983, *The Vanishing Hitchhiker, American Urban Legends and Their Meanings*, Londres, Pan Books Ltd.
- BUDNER (S.), 1962, « Intolerance of Ambiguity », *Journal of Personality*, 30, p. 29-50.
- CASTELLAN (Y.), 1954, *Le Spiritisme*, Paris, PUF.
- COTCROVE (S.), 1973, « Anti-science », *New Scientist*, 12 juillet 1973.
- DAUZAT (A.), 1920, *Légendes, Prophéties et Superstitions de la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre.
- DUDYCHA (G. J.), 1932-1933, « The Superstitious Beliefs of Graduate Students », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 27, p. 457-464.
- DURKHEIM (E.), 1895, *Les Règles de la méthode sociologique*, rééd. Paris, PUF, 1973.
- FRANK (J. D.), 1977, « Nature and Function of Belief Systems », *American Psychologist*, 7, p. 555-559.
- FRANKEL (C.), 1973, « The Nature and Sources of Irrationalism », *Science*, 180, p. 927-931.
- FRAZER (J. G.), 1890, *The Golden Bough*, Londres (trad., *Le Cycle du rameau d'or*, Paris, Gallimard, 1977).
- « L'irrationnel face à la science » (1986), *Science et Avenir*, n° 56.
- JAHODA (G.) 1968, « Scientific Training and the Persistence of Traditional Beliefs among West African University Students », *Nature*, 220, p. 1356.
- JAHODA (G.), 1969, *The Psychology of Superstition*, Londres, Penguin Books.
- JAHODA (G.), 1970, « Éducation contre tradition populaire », *L'Irrationnel en médecine*, Bâle, Documenta Geigy.
- JAMES (W.), 1924, *Expériences d'un psychiste* (réimpr. Paris, Payot, 1977).
- KAPFERER (J.-N.), 1985, « Consommation : le cas de la rumeur de Villejuif », *Revue française de gestion*, 51, p. 87-93.

Françoise Askevis-Leherpeux

- KAPFERER (J.-N.), 1987, *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*, Paris, Éd. du Seuil.
- KAPFERER (J.-N.), DUBOIS (B.), 1981, *Échec à la science, La survivance des mythes chez les Français*, Paris, Nouvelles Éditions rationalistes.
- KAPFERER (J.-N.), LAURENT (G.), 1990, « A Movie Star and a Rumor : the Effectiveness of Public Denial », à paraître.
- KOUPERNIK (C.), 1970, « Superstition et médecine dans le monde occidental », *L'Irrationnel en médecine*, Bâle, Documenta Geigy
- KUMAR (S. D.), HENRY (C. J. K.), 1974, « Persistence of Traditional Beliefs among Undergraduates », *Nature*, 149, p. 290.
- LANZETTA (J. T.), DRISCOLL (J. M.), 1966, « Preference for Information about Uncertain but Unavoidable Outcome », *Journal of Personality and Social Psychology*, 3, p. 96-102.
- Lettre ouverte de l'Union nationaliste au directeur d'Europe n°1* (15 décembre 1970), publiée in *Le Retour des astrologues*, cahier n° 3 du *Nouvel Observateur*, Paris, 1971.
- MAÎTRE (J.), 1966, « La consommation d'astrologie dans la société contemporaine », *Diogène*, 53, p. 92-109.
- MALINOWSKI (B.), 1922, *Argonauts of the Western Pacific*, Londres (trad. fr., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963).
- MALINOWSKI (B.), 1944, *A Scientific Theory of Culture and Other Essays*, University of NorthCalifornia Press (trad. fr., *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, Maspero, 1968).
- NEIL (G. I.), 1982, « Demystifying Sport Superstitions », *International Review of Sport Sociology*, 17, p. 99-124.
- OTIS (L. P.), ALCOCK (J. E.), 1982, « Factors Affecting Extraordinary Belief », *Journal of Social Psychology*, 118, p. 77-85.
- PARIDA (G.), 1962, « Superstitions among College Students in India », *Journal of Social Psychology*, 57, p. 3-10.
- PASACHOFF (J. M.), COHEN (R. J.), PASACHOFF (N. W.), 1970, « Belief in the Supernatural among Harvard and West African University Students », *Nature*, 227, p. 971-972.
- PROKASY (W. F.), 1956, « The Acquisition of Observing Responses in the Absence of Differential External Reinforcement », *Journal of Comparative Physiological Psychology*, 49, p. 131-134.
- RENARD (J.-B.), 1985, « Culture savante ou culture populaire : le cas des croyances au paranormal », *Analele universitatii Bucuresti*, 34, p. 95-108.
- RENARD (J.-B.), 1987, « L'idée de chance : attitudes et superstitions », *Diogène*, 140, p. 106-130.
- RENARD (J.-B.), 1989, *Les Extraterrestres*, Paris, Éd. du Cerf.
- ROUQUETTE (M.-L.), 1975, *Les Rumeurs*, Paris, PUF.
- SALTER (C. A.), ROUTLEDGE (L. M.), 1971, « Supernatural Beliefs among Graduate Students at the University of Pennsylvania », *Nature*, 232, p. 278-279.
- SEREBRIAKOFF (V.), 1966, *A MENSA Analysis and History*, New York, Hutchinson.
- STOUFFER (S. A.) et al., 1949, *The American Soldier : Combat and its Aftermath*, Princeton University Press.
- TRÚMPY (H.), 1970, « Superstitions médicales des temps présents », *L'Irrationnel en médecine*, Bâle, Documenta Geigy.
- TYLOR (E. B.), 1871, *The Origin of Culture* Londres, Murray.
- ZA'ROUR (G. I.), 1972, « Superstitions among Certain Groups of Lebanese Arab Students in Beirut », *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 3.